

Dekhar(tes) ou la nécessité d'un doute radical médiatique

Author : Alexis Feertchak

Categories : [Art & Société](#)

Date : 22 novembre 2013

J'étais au fond d'un café autour d'un chocolat chaud. BFM-TV tournait en boucle, sans le son, comme dans beaucoup de cafés parisiens. C'est d'ailleurs une chose étrange que dans les lieux publics, seule l'image soit retransmise. Comme si nous nous faisons à l'idée que, pour informer, les images suffisent et les sons sont superflus.

Je n'avais pas encore entendu parler du « tueur de Paris », qui, à ce moment là, devait se trouver devant la banque Société Générale, après avoir attaqué les locaux de Libération. Je regardais avec étonnement les images d'un Paris en guerre. Comme l'actualité était encore toute fraîche, et même en train de se dérouler, les pauvres journalistes de BFM n'avaient que peu d'informations à transmettre. J'observais sur petit écran un hélicoptère sillonnant les hauteurs de Paris, des voitures de police toutes sirènes hurlantes, des policiers casqués devant les locaux de Libération, les images floues d'un homme à casquette tenant son fusil en mains, et puis, le clou du spectacle, la phrase de notre Ministre de l'intérieur, Manuel Valls, qui, en sous-titre sur un fil, déclarait d'un air grave : « Nous sommes face à un acte de guerre ». Et puis l'hélicoptère revenait, et ainsi de suite.

Lorsqu'ils ne disposent que d'informations parcellaires, certains journalistes tentent de construire vaille que vaille une histoire crédible, à partir de ces traces, à l'image de l'historien qui est étymologiquement un « chercheur de traces ». Sauf que ces traces de l'actualité ne sont pas encore effacées par le temps comme celles de l'historien. Ce ne sont pas des traces de ce qui a été, mais des traces de ce qui aura été bientôt et de ce qui se produit encore : elles sont en formation.

Cette manie de certains journalistes de s'emparer de traces trop fraîches ressemble au péché de la « courte vue » décrit par Hannah Arendt (*thoughtlessness* en anglais). Raconter une histoire sans en avoir les éléments essentiels, c'est tomber, parce qu'on a le nez dans le guidon. Les chaînes de télévision en continu sont naturellement dans cette situation, mais elles sont loin d'être les seules. Il y a pis peut-être, c'est de pécher par courte vue dans le cadre d'une analyse de l'actualité, et non plus de sa simple retransmission. Dans l'affaire Dekhar (qui ne portait pas encore son nom), des analyses raccourcies ont ainsi superposé ce fait divers au contexte social de violences populaires et de bonnets révoltés, sans la moindre information pour le confirmer. Sans que l'on sache vraiment pourquoi, un lien de causalité a émergé entre l'événement et son contexte. Le tout sur un fond de récupération politique qu'il n'est pas utile de préciser davantage.

Nous assistons non plus au travail des **Médias**, mais à celui des **Immédias**. La médiation entre l'actualité et ceux qui la présentent se réduit à petit feu. Les chaînes de télévision en continu en sont un exemple : elles traitent sans interruption, mais non sans redondance, de ce qui est en train de se produire et non de ce qui s'est produit, en alimentant ainsi, par l'incertitude dans laquelle elles naviguent, tous les fantasmes et les possibilités de désinformation.

Il serait trop simple de dire que cette immédiateté des médias repose sur les évolutions de la technique. *Médiapart* en est le meilleur exemple : le journal d'Edwy Plenel, qui est le seul peut-être dans le paysage français à être pleinement adapté à la réalité de l'internet, a su réinvestir le journalisme d'investigation, lequel s'attache à chercher les traces tangibles qui n'auraient pas été vues et non à attraper des traces en cours de formation. Des médias comme *L'Opinion* réussissent encore, sous un angle différent, en pariant sur l'éditorialisme, car ce n'est pas d'informations que nous manquons, mais de l'analyse des informations certaines dont nous disposons.

Que l'affaire Dekhar permette au moins d'éclairer ce danger des Immédias. Comme le notait le politologue Laurent Bouvet sur un réseau social bien connu : « l'affaire terrible qui était le résultat d'un climat dégradé s'est transformée en un simple fait divers après la découverte de son présumé coupable ». La grande peur est retombée ! En miroir, c'est d'ailleurs ce que notait le psychosociologue Guy Durandin, sur iPhilo, en rappelant que « le terrorisme est *essentiellement* un phénomène médiatique ».

Je me permets de proposer une piste qui vous renvoie au titre de ce billet d'humeur : réintroduisons au cœur des médias le doute radical cher à Descartes dans *Le discours de la méthode* et dans les *Méditations* ; adoptons un poil de la persévérance du Big Moustache de Médiapart. Car le doute vanté par Descartes n'est pas la marque d'un échec, il est une méthode lucide pour déjouer les tours du réel et de ses illusions : « pour examiner la vérité, il est besoin, une fois dans sa vie, de mettre toutes choses en doute autant qu'il se peut » (*in Règles pour la direction de l'esprit*). Pour reprendre la courte vue à l'endroit de la transmission et de l'analyse de l'information, disons avec Descartes que si nos sens peuvent nous tromper (illusions d'optique chez Descartes, ou, dans notre cas, phénomènes collectifs que nos sens déforment), c'est le plus souvent notre jugement qui est trompeur, par paresse, par raccourci et par préjugé. Nous voici donc devant la nécessité d'un « doute médiatique » qui soit à la fois méthodique, volontaire, actif et raisonné. En l'état, il s'exprime peu dans l'image que donnent certains journalistes, que l'on voit courir essoufflés derrière une information encore en construction.